

LA LANGUE, PHÉNOMÈNE D'ONDE ET DE PARTICULE

«La théorie doit servir non seulement à la description et à la prévision de n'importe quel texte possible dans une langue donnée, mais aussi à la description et à la prévision de tous les textes possibles dans n'importe quelle langue.» Affirme Hjelmslev dans sa *Prolegomena to a Theory of Language*, 1961. L'assertion est rigoureusement vraie mais encore faut-il connaître les lois générales de la langue, les valeurs qui en régissent l'existence. En étudiant la langue à l'aide de l'histoire littéraire jointe à celle de la langue, comme l'ont fait des linguistes tels que L. Spitzer et Vossler, on pouvait aboutir à certaines conclusions mais on se demande si ce ne sont pas justement celles-ci qui les faisaient dévier du problème étudié. Quelque bizarre que cela puisse paraître, Karl von Ettemayer fait un immense pas en avant en affirmant que le mot a, outre le son et la signification, un autre élément: *Sinn*, *Wert* ou *Geltung* (la valeur expressive). Mais voilà que l'école linguistique française, malgré son incontestable valeur, oriente la majeure partie de ses études non plus vers la langue mais vers l'action individuelle de la parole. Du coup, la voilà dans l'impasse des études du côté physiologique de la question, s'enlisant de plus en plus dans d'innombrables études phonologiques qui ne mènent à rien du point de vue de la langue. Parmi ceux qui ont eu une intuition correcte de la question, nous nous faisons un devoir de citer B. Croce qui jugeait que la langue est un complexus de faits en cours de développement. D'étudier les caractéristiques de la langue dans le contexte historique de celle-ci ou, comme le fait Giulio Bertoni, d'en appeler à la langue commune de la communauté toute entière, à quoi cela conduit-il? En définissant la langue comme étant une structure à deux plans (celui phonique et celui sémantique) le Cercle Linguistique de Prague, dans ses thèses de 1929, ne tranche pas le problème des lois de la langue. De même, quelque'intéressan-

tes et, incontestablement, fort correctes que soient les conceptions de Hjelmslev au sujet de la langue en tant que structure, celles-ci ont leur existence réelle mais à un autre niveau de la réalité linguistique.

Remarquons les points de vue de B. L. Whorf et de B. Malmberg. En soulignant de façon indirecte la nécessité de connaître les lois de la pensée, clé de voûte de l'entendement des problèmes de la langue, le premier affirme: «Thought... does not depend on grammar but on laws of logic or reason which are supposed to be the same for all observers of the universe... Natural logic holds that different languages are essentially parallel methods for expressing the one-and-the-same-relation of thought»¹.

B. L. Whorf fait preuve d'une intuition vraiment géniale en posant que la langue se coule servilement dans les moules des situations réelles extra-linguistique: «... an illusion that talking is quite untrammelled and spontaneous and merely 'expresses' whatever we wish to have it express. This illusory appearance results from the fact that the obligatory phenomena within the apparently free flow of talk are so completely autocratic that speaker and listener are bound unconsciously as though in the grip of a law of nature. The phenomena of language are background phenomena, of which the talkers are unaware ...»².

Pour sa part, B. Malmberg affirme: «Communication is not established until the linguistic sequence of discrete elements has been put into some kind of relationship with an extra-linguistic reality»³.

Dans l'analyse que nous faisons du phénomène langue, nous adoptons justement le point de vue des deux linguistes cités supra: l'étude des réalités extra-linguistiques et nous avons analysé sa codification par des moyens linguistiques. Dans cette analyse nous nous trouvons à la limite qui sépare deux domaines: la réalité extra-linguistique d'un côté, la langue de l'autre. Force nous a été, donc, d'adopter la méthode des sciences de frontière qui empruntent les instruments de recherche d'un autre domaine pour mieux voir ce

¹ B. L. Whorf, *Language, thought and Reality*, M. I. T., 1959, page 208 suiv.

² B. L. Whorf, *op. cit.*, page 221.

³ B. Malmberg, *Structural Linguistics and Human Communication*, Heidelberg, Springer-Verlag, 1963, page 27.

qui se passe dans le sien. Toute l'étude s'est trouvée, de la sorte, transformée en une tentative de modeler les phénomènes de langue.

1. Commençons par analyser la situation limite suivante: dans un désert, un homme assoiffé, n'ayant plus que juste la force de se traîner vers le voyageur qui s'approche et de crier: «De l'eau!». Un exemple extrêmement simple contenant néanmoins, tous les éléments régissant l'existence de la langue. Pour faire mieux ressortir les choses, nous en appellerons encore à deux exemples de la même nature informatique: «si cela ne vous dérange pas trop, je vous prierais de vouloir bien avoir l'extrême obligeance de m'apporter un peu d'eau!» et «De l'eau, s'il vous plaît!». Dans tous ces exemples, un homme quelconque (B) (l'homme assoiffé) demande à un (A) de l'eau (C), par le truchement de l'instrument langue dans chaque cas la forme du message étant différente. Voici maintenant une quatrième situation: le même homme dans le désert, abattu dans le sable surchauffé, ne dit rien, ne faisant rien d'autre que de tendre une main imploratrice. Comme pour les cas précédents, cet A possède un besoin (C) qu'il ne peut satisfaire soi-même, une intervention de A étant nécessaire (qui déplace C de 2 en 1) (voir schéma infra) et pourtant il n'y a aucune information de type linguistique (message) circulant entre A et B. Pourtant, en fin de compte, B reçoit de l'eau. Comment expliquer ceci?

Dans les trois premières situations citées, B a agi sur A tant visuellement (il lui a fourni de informations au sujet de son état) et linguistiquement (il lui a demandé un remède à la situation existante). Dans le dernier exemple, l'information est du type visuel mais, du fait que toutes les données nécessaires à la présentation de la situation sont épuisées (A voit B abattu, il sait que l'unique cause en est le manque d'eau, tandis que la main tendue représente la requête) —nous négligeons à bon escient le fait que B n'a plus l'énergie nécessaire pour émettre un son ou qu'il ignore la langue de A— la nécessité du message linguistique a disparu. En outre, nous observons dans le troisième exemple («De l'eau!») la longueur congrue du message, étant donnée la quantité accrue d'information visuelle fournie par la situation. Qu'est-ce que cela illustre-t-il? Une situation quelconque (nous soulignons: la situation demande une solution en vue

de la saturation d'un besoin) peut être épuisée du point de vue de sa connaissance, soit au moyen des informations visuelles, auriculaires, tactiles, soit au moyen des informations linguistiques ou d'un autre type (toutes en même temps ou bien se compensant quantitativement).

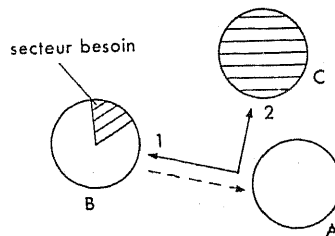


Figure 1

La langue est, donc, un système informationnel ayant un poids égal à celui des autres, inversement proportionnel aux autres systèmes informatifs, ayant fait son apparition au moment où ont été créées les situations qui ne pouvaient plus être narrées d'une manière suffisamment précise à l'aide des autres systèmes informationnels. La connaissance de toute la réalité apparaît de la sorte comme un tableau ayant de grandes tâches informationnelles, une de ces tâches étant justement la langue. La nécessité de son existence est fondée, comme pour les autres systèmes, sur: 1) l'existence du besoin (C); 2) le barrage séparant les situations (2) et (1) (l'incapacité d'auto-satisfaction); 3) la possibilité (ou la conviction) de A d'agir en déplaçant (C) (donc en réorganisant du point de vue spatial les éléments en vue de la saturation ultérieure de B). Au moment où les besoins de précision satisfaits par le système informationnel + langue seront satisfaits par un autre système informatif et au moment où (C) va disparaître entraînant du coup la disparition de la tradition d'employer la langue, nous assisterons probablement à la disparition de la langue. Les notions telles que le besoin (C), le barrage entre (2) et (1), etc. sont des éléments de la structure de la langue et en conditionne, d'ailleurs, l'existence en expliquant, ainsi qu'il sera prouvé infra, la nature et la quantité d'information qui circule entre A et B.

Pour l'instant, une première conclusion: en tant que système informationnel, la langue fonctionne tant dans le sens de la cession d'informations (B met A au courant de son état) mais aussi dans le sens de la captation d'informations (A reçoit et, bien entendu, B peut, lui aussi recevoir des information en provenance de A). Il ne faut pas perdre de vue que les deux vecteurs informatifs n'ont aucune valeur s'il ne sont pas rapportés au besoin et que le but de la langue est de saturer la demande de B, en réordonnant du point de vue spatial (C de 2 en 1).

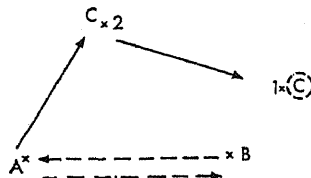


Figure 2

Pour généraliser la question, nous dirons que la langue augmente la capacité d'orientation de l'individu (le premier vecteur) et, en lui offrant un instrument capable d'influencer A (le second vecteur) il lui permet de saturer son besoin C en passant par les étapes de modification de A et de C. Les trois éléments (A), (B) et (C) illustrent le cas typique du phénomène étudié. Il est intéressant de mentionner que la présence du besoin de B, fait pulser informativement ce dernier vers A (à retenir, donc, que le message est vectorialisé) altérant l'équilibre informatif de ce dernier. L'action ultérieure de A (déplacement de C de 2 en 1) ferme la chaîne. Cela revient à dire que la réalité a trois étapes:

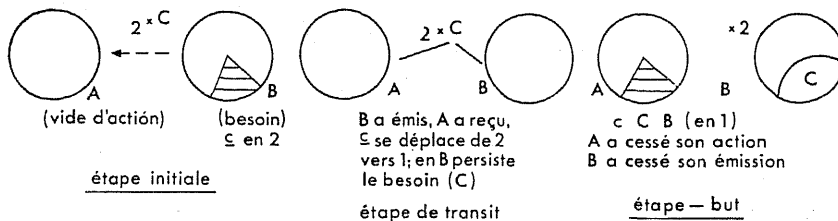


Figure 3

Il faut préciser, enfin, que la majorité des messages contiennent des informations simultannées au sujet des trois étapes. Prenons un exemple: *Donnez-moi de l'eau!* Le pronom *moi* offre des informations au sujet de la vectorialisation de l'action de A, pour saturer le besoin d'eau (C) de B. D'autre part, l'existence même du vecteur ainsi que l'information sémantique du verbe *donner* précisent que C se trouve en 2 et non pas en 1 (la première étape découle aussi de l'information au sujet du besoin d'eau de tout le message). Le même verbe implique sémantiquement l'idée de transport (2 en 1) donc la situation de transit. Il est tout aussi clair que, de part l'information au sujet de l'action volitive de la requête, on a l'intuition de l'étape-but. Quelles sont les conséquences du phénomène cité? Quelque invraisemblable que puisse paraître l'explication, l'exemple étudié indique que l'on peut évaluer dans une relation mathématique les différents types de systèmes informatifs. Pour dissiper toute ombre d'un doute, prenons un autre exemple. On dit à un homme: «Je veux vous parler!». Celui-ci ne répond rien mais fait tout ce qu'il lui est possible de faire afin de ne pas venir près de l'autre et de ne pas engager la discussion. Il aurait tout aussi bien pu exprimer son désaccord par des moyens linguistiques: «Je ne veux pas vous parler!». La somme des informations obtenues visuellement en provenance des gestes de A ont égalé qualitativement les informations de type linguistique. En notant par X la quantité et par Y la qualité des informations provenant du domaine visuel et par X' et Y' la quantité et la qualité des informations du système linguistique, nous obtenons la formule:

$$XY = X'Y'$$

Ce fait prouve la qualité de système informationnel de la langue. L'équation (1), pour être complète, devrait avoir la forme de:

$$XY = X'Y' = X''Y'' = R$$

où R serait la situation réelle (la réalité extra-linguistique). Dans l'exemple qui nous a servi de point de départ, les composantes de R (c. à-d. A, B, C, etc.) sont codifiées soit linguistiquement, soit par d'autres systèmes. Dans une discussion que j'ai eue avec E. Coseriu

(Univ. de Tübingen) je n'ai eu aucune réserve à exprimer mon adhésion à sa théorie, selon laquelle, pour expliquer le phénomène linguistique, il nous faut toujours tenir compte de la toute-puissante réalité extralinguistique, laquelle contient le point de départ et celui d'arrivée du phénomène. Nous essayerons, infra, à l'aide d'un seul exemple, de mettre en évidence deux caractéristiques du système informatif de la langue, strictement connexes à cette réalité extralinguistique.

Considérons la situation suivante: A demande à B: «Où est C?». Analysons ce qui se passe, en fait, dans un pareil contexte de faits. A, tout comme B, perçoit la réalité environnante à l'aide de certaines informations: tactiles, auditives, visuelles, etc. Nous représenterons cela à l'aide de cercles. Ainsi qu'on le voit (Figure 4), c se trouve à l'intérieur d'une sphère de perception (dans notre cas, il s'agit de la sphère visuelle, mais, dans une autre situation, il peut se trouver simultanément dans toutes les trois ou bien dans deux d'entre elles) de B.

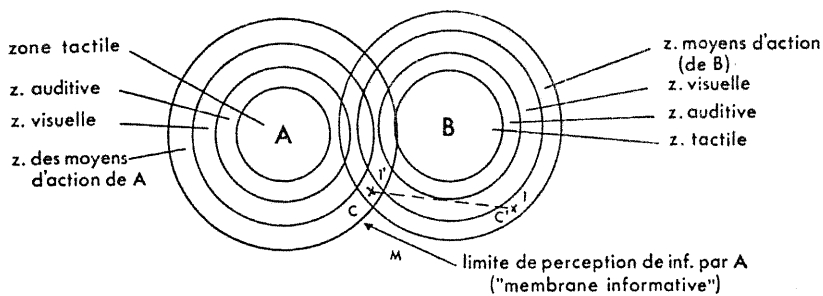


Figure 4

(Les dimensions des zones sont données par la limite maxima de perception du type respectif d'information.) Qu'observe-t-on? $c \in R$, tout aussi bien que B; en considérant que A est attiré par c et qu'il désireit le voir, il est clair que la saturation du désir de A de voir c est aussi une réalité extra-linguistique. Cette réalité linguistique est exprimée avant même que d'avoir été formulée linguistiquement. C'est ce qu'exprime B. Croce: «Se il linguaggio e la prima manifestazione spirituale e se la forma estetica e nient'altro che il linguaggio inteso

nella sua schietta natura e in tutta la sua vera e scientifica estensione, non si può sperare di bene intendere le forme posteriori e più complesse della vita dello spirito quando la prima e più semplice rimane mal nota, mutilata, sfigurata» et, aussi: «Quand nous entrons en possession d'un mot intérieur, quand nous avons conçu une image vive et claire, une statue, quand nous avons entendu un thème musical, l'expression est déjà née et complète»⁴. «Talking, or the use of language is supposed only to express what is essentially already formulated nonlinguistically»⁵.

En second lieu, A posant une question à B (en supposant que B lui répond) tend vers un transfert de c de 1 en 1' (avoir la conscience, par la projection à partir de 1', de la position réelle en 1). Voici donc une conséquence extraordinaire: la langue est l'instrument à l'aide duquel A tend à étendre sa capacité d'information au-delà de la limite de ses sphères informatives, améliorant de la sorte sa mobilité et son efficacité en tant qu'élément social. En ce sens, la langue agit comme une rallonge informationnelle de l'individu. Une autre conséquence et son explication: nous constatons que la question a été posée au moment où: 1) $A \cap B = H$ (zone hachurée), au moment, donc, où elles semblent être communes aux zones auditive, visuelle et celle des moyens d'action (c'est la condition sine qua non de la langue parlée); 2) A se doute, ou sait que $c \in$ à l'une des sphères de B; 3) A croit que B peut et veut lui répondre; 4) il n'y a pas de facteurs pouvant brouiller la communication, la rendant inintelligible. Les points supra se trouvent à la base de la communication, sont les conditions de celle-ci, leur but étant la «perméabilisation de la membrane» afin de permettre la «circulation» du premier vecteur informatif, dont nous avons parlé supra. La langue, considérée à travers ce prisme, n'est une fonction de relation, qu'indirectement, comme moyen. On ne peut parler de la langue en tant que moyen de communication que dans le contexte du «mouvement» de l'information, en cas de $1 \rightarrow 1'$ (la question des équivalences c_1 avec c'_1 est bien vaste et n'affecte pas le sujet de la présente étude; en général, on peut dire que $c_1 \approx c'_1$, mais il n'y a jamais égalité, étant donnée la non-identité physique de A et B).

⁴ B. Croce, *Eléments d'esthétique*, 1922, page 49 suiv.

⁵ B. L. Whorf, *op. cit.*, page 207.

Le même exemple supra (la question est «Où est c?») a aussi un côté très intéressant en connexion à R. Pouvons—nous dire que *où est c?* est une question égale du point de vue informatif à *avez-vous vu c?* ou à *n'auriez-vous pas vu c?* En apparence, toutes ces structures semblent n'être construites qu'à la seule fin d'une variété de l'énoncé. Au fond, la première peut être représentée comme une situation de non-définition de c dans l'espace, la seconde comme un besoin de confirmation ou d'information du fait que $c \in$ ou $c \notin$ des sphères de B (la troisième informe au sujet d'une option vers l'hypothèse $c \notin$ les sphères de B). Par conséquent, tout message linguistique, loin d'être au hasard, cherche une adaptation et un reflet aussi bon et précis que possible pour une certaine réalité.

Le même exemple nous offre une explication intéressante au sujet de la manière de laquelle, outre les informations fournies par un message quelconque, apparaissent chez A ou chez B des informations dérivées à la jonction entre la réalité extra-linguistique et cette même réalité déjà linguistiquement codifiée (message) tout comme ce même R codifié lui aussi sous différentes formes informatives et gardé dans la mémoire sous le titre d'expérience. Reprenons l'exemple: il (me) demande «où est c?». Voici le schéma:

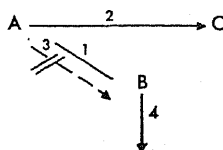


Figure 5

De l'expérience antérieure (non pas la situation de cette rencontre incidentelle) on sait, par exemple, que B est attiré par A (information 1) Du message, il résulte une information ayant trait à l'intérêt de A pour c (information 2). Et maintenant survient quelque chose de très intéressant: l'apparition de l'information 3 (B pense: «Du moment que A est attiré par c, il l'est aussi par moi») à la suite de la combinaison de (2) (réalité linguistique) et de (1) (réalité extra-linguistique). L'information 3 engendre à son tour une information de type affectif (4) qui caractérise l'état de B et qui sera

le point de départ d'une autre série de messages (ou de comportements) ultérieurs entre A et B. Le nouveau message émis sur les prémisses de 4, sera un message mixte. En fait, tous les messages sont, à leur origine, des messages mixtes.

Il est intéressant d'étudier les cas où l'élément R du message a une forme bizarre ou quand la codification linguistique d'une situation a été faite pour ainsi dire «par sauts». Analysons ce dernier cas: A est menacé d'être écrasé par un arbre qui s'abat. B crie: «Va-t-en de là!» (de cet exemple il appert clairement que $c = \text{arbre}$, n'étant pas dans les zones informatives de A, B essaye, par son message, de transformer c_1 en c'_1).

Après s'être déplacé, A veut savoir la raison pour laquelle il est parti. On lui répond: «arbre». Il paraît que A, en possession des réponses apparemment schématiques, ne pourra pas reconstituer la situation et, pourtant... pour cette situation: l'arbre s'abat justement là où se trouve A et va l'écraser, a été perçue ainsi: il faut éviter un endroit nocif = il part de là; la réponse «arbre» corréliée à l'information au sujet de l'endroit a donné l'information «s'abat» tandis que pour la dernière partie, cette information est, de toute évidence, le produit d'une expérience. De tout ce qui a été dit supra on peut conclure que la nécessité d'installer la langue en tant que système informatif dépend de manière directement proportionnelle de l'augmentation valorique de certains paramètres tels que: 1) le besoin; 2) le nombre et la qualité c_1 , en dehors de la sphère de perception; 3) la grandeur du «barrage» 2-1 (incapacité d'autosaturation); 4) la capacité de décodification correcte du message et de l'action de A, dans le sens requis par B; 5) la capacité de A de trouver le message adéquat qui puisse, d'un côté, impulsiionner A et, d'autre part, refléter aussi aussi fidèlement que possible la réalité extra-linguistique.

La langue est une grandeur inversement proportionnelle à 1) AM (dimension des zones informatives); 2) l'impénétrabilité de la membrane M (la capacité de réception et de décodification du second vecteur); 3) la quantité et la nature du brouillage pendant la communication; 4) $A \cap B$; 5) la différence entre un certain message de la situation respective et un message idéal qui puisse refléter «pure-ment» la réalité.

2. Revenons au premier exemple et voyons quelles sont toutes les variantes possibles:

a) Si cela ne vous dérange pas trop, je vous prierais de vouloir bien avoir l'extrême obligeance de m'apporter un peu d'eau!

b) Un peu d'eau, s'il vous plaît!

c) Donnez-moi de l'eau!

d) De l'eau!

Dans l'exemple (d) il n'y a que l'élément c, le pénultième cas reflète la situation toute entière, mais dans les deux premiers cas apparaissent des éléments (*je vous prierais, si cela ...*) qui n'illustrent plus aucune partie constitutive d'une quelconque réalité. Or, nous avons admis ci-dessus à priori que tout message n'a pas de parties vides de toute information. D'où proviennent-elles donc et sont-elles nécessaires? Oui, car elles apparaissent en vertu d'une loi de la circulation du message qui ne peut être autrement comprise qu'à l'aide d'une nouvelle incursion dans la réalité extralinguistique, c. à-d. l'existence du besoin et ce qui se passe avec A lorsqu'il reçoit le message: B est intéressé par la saturation de son besoin, il ne peut donc être indifférent au fait que A soit orienté positivement ou non par rapport au message reçu car seul une orientation positive peut le déterminer à modifier la position de c de 2 en 1. Par conséquent, les formules *je vous prierais*, etc. sont des formes linguistiques (équivalentes, à leur tour, à d'autres types d'information, d'une autre nature: par exemple, à de certains gestes, comme serait des saluts, etc.) qui rendent A positif, étant requises par la situation donnée. Nous les appellerons «réalité de relation». Elles débloquent A en tant qu'action, mais seulement par rapport à c et non pas en ce qui pourrait concerner une possible action négative orientée contre B. Voyons maintenant ce qui se passe avec le besoin C par rapport à cette réalité de relation (D) ainsi que par rapport à la direction de propagation du message. Toutes ces grandeurs et vecteurs sont perpendiculaires entre elles: 1) D s'oppose à C parce que plus le besoin est grand, plus la réalité de relation sera représentée d'une manière plus anémique (ceci est évident: comparez les exemples a et d); 2) D s'oppose à la direction de propagation, car une communication basée uniquement sur une réalité de relation sans le support d'un besoin serait dépourvue de sens; 3) C est perpendiculaire sur la di-

rection de propagation parce que le besoin se «matérialise» (se codifie) dans un autre système informationnel et l'émission cesse (la cinquième situation étudiée au début de cet article). Par conséquent:

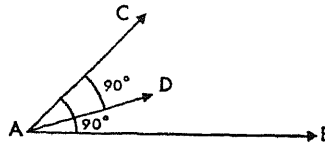


Figure 6

Quelques fois, le vecteur C «glisse» le long du vecteur propagation (le type d'onde non polarisée).

De ce qui a été dit supra, il appert clairement que la langue a un caractère d'onde. Nous attirons l'attention sur le fait que la langue, dans sa totalité (donc, par la multitude de toutes les situations linguistiques possibles), est une onde transversale et non pas le message, lequel est une «pétrification» sur certains paramètres de l'onde, qui «matérialise» l'onde à un certain point. Il résulte que la langue réunit des qualités d'onde et de particule. Nous allons illustrer ceci par un exemple: dans la situation d'un B demandant de l'eau, il existe plusieurs manières a, b, c, d, ... d'exprimer l'intensité du besoin de B et du vecteur D. La fluctuation de C et de D génère une onde, chaque message, séparément, ayant caractère de particule. Comme les messages ne peuvent pas exister tous simultanément, il résulte que la caractéristique d'onde est abstraite, saisissable seulement à l'analyse, tandis que celle de particule, bien qu'évidente, ne peut être comprise en tant que structure que dans le contexte de la première. Nous ne pouvons parler d'une certaine fréquence de l'onde qu'au niveau de la langue et ce n'est toujours qu'à son endroit qu'on peut parler de modulation de fréquence et d'intensité. La caractéristique d'onde de la langue n'a pas été mise en évidence jusqu'à ce jour parce que les différents chercheurs prenaient comme point de départ l'analyse de ce qui se passe avec l'onde sonore émise par A et reçue par B, c. à-d. l'étude du phénomène au niveau physiologique. (La même confusion se produit lorsqu'on cherche à délimiter la langue parlée de celle écrite: il ne faut pas analyser les particularités

inhérentes, mais la condition qui l'engendre: un $A \cap B$ = un secteur de la sphère visuelle, et la circulation du message de B vers A, bloqué jusqu'à la réception de A). La différence entre langue et parole apparaît de la sorte comme étant la différence entre l'onde et la multitude de toutes les particules, lesquelles ont comme localisation précise un point dans la grande onde de la langue. Voyons quelles sont les caractéristiques du message, en tant que particule matérielle.

3. Nous avons dit, supra, que tous message est une «particule matérielle», porteuse d'une information au sujet de C (par l'intermédiaire de celle-ci, au sujet de tous les facteurs de situation: A, B, etc.) de D et de la direction de propagation. Pour pouvoir être «décodifié» à l'arrivée, le message doit être construit suivant un schéma généralement connu: le système grammatical (I. Iordan affirme qu'il existe deux types de grammaire: une grammaire de la langue et une autre que nous nous efforçons de découvrir pour voir ce qui se passe, en fait, à l'intérieur de la première. (Eh bien, je parle ici de la première grammaire.) La multitude des graphèmes (pour la langue écrite) ou des phonèmes (pour celle parlée), le groupement de celles-ci en mots (en vertu de lois qui n'importent guère notre étude), l'arrangement des mots en fonction d'une certaine topique, ou structure fonctionnelle, échafaudage sur lequel s'élève la multitude des informations de différents types, constitue la masse de la particule-message linguistique. Tout message constitue une individualité par cette masse informative propre. Faute d'un contexte qui puisse polariser l'information et la rendre palpable, tous les messages «tombent» à la même vitesse c. à. d. ils produisent le même effet affectif dans l'unité de temps («l'espace» des lois physiques nous le retrouvons en linguistique sous la forme de l'effet psychologique provoqué par le message de A, chez B, tandis que la vitesse indique le degré de «progression» affective-informationnelle du message). Le contexte (ou la situation extra-linguistique, lorsque nous parlons de langue parlée) est un sous-ensemble (structuré d'une certaine manière) de la langue, douée, elle aussi, d'une masse. (Pour simplifier, nous noterons par m la masse du message, et par M celle du contexte, e sera l'«espace» affectif, v — la vitesse et t , le temps.) La première loi de la mécanique conformément à laquelle tout corps

tend à garder son état de mouvement uniforme, ou de repos, a un équivalent linguistique. C'est la seule explication qu'on puisse trouver au fait que, outre le contexte, l'information de type sémantique (que nous avons étudiée dans un précédent article⁶) est la seule qui détermine la pulsation ininterrompue de mots et des messages, qui accorde une individualité bien précise à chaque message.

L'«insertion» d'un message dans une situation réelle, c'est inventer le phénomène de friction en linguistique, car les informations du type sémantique, dont nous parlions supra, en sembleront ou bien estompées, ou bien intensifiées, faisant ressortir, cette fois-ci, une nouvelle structure informationnelle du type général, affectif, de relation (dans l'exemple: «Il demande: 'Où est c?」 les informations 1, 2, 3, 4 appartiennent à ce type informatif. Nous noterons cette nouvelle masse par m_1 par contraste avec celle d'avant (m_2); elle est fortement similaire à la masse de mouvement du domaine physique. Résumons: la «masse» du message (m) est constituée par la totalité des informations sémantiques (m_2) et relationnelle-affectives (m_1). Il est évident que plus la masse de repos sera moindre (elle est moins en relief) moins le message sera informationnel-affectif et vice-versa.

Passons maintenant à un fait complètement inattendu et surprenant: l'existence dans la langue d'un g (l'accélération gravitationnelle du monde physique). Analysons, donc, les situations suivantes que nous avons déjà discutées, mais à travers un autre prisme:

- I. Demander si quelqu'un est ici — construction avec verbe à l'infinitif, non-engageante du point de vue informationnel (c. à. d. ne mettant en relief que l'information de type sémantique).
— l'agent de l'action complètement indéfini, tout comme le c , non-sélectionné.
- II. il demande si elle est ici — construction à bases grammaticales modulées du verbe, du nom, etc., de la «multitude» des A , des c on a effectué une sélection. La «sousmultitude» qui en a résulté n'est jamais composée d'un seul élément.

⁶ Ven. Mihăilescu-Urechia et Alex Urechia, «Phénomènes inconnus de la langue» (Tableau des éléments de la langue), in *ORBIS*, XX, 1, pags. 6 ss. et 295 ss.

III. IL demande si Elle est ici — les «sous-multitudes» *lui* et *c* sont composées d'un seul élément.

Il en découle une première question: quelle est la «chute de niveau» informative entre les situations I et III? A nouveau, le schéma:

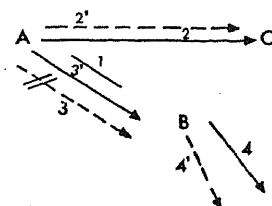


Figure 7

Outre la série des informations que nous avons discutées supra, il en apparaît d'autres encore: 3' (A pouvait être attiré par B), 4' (B pouvait être dans un état d'esprit positif), 2' (A pouvait ne pas être attiré par c). En fait, les informations supra reflètent les hypothèses de solution possibles du contexte donné. Le contexte même (la réalité antérieure) «renforce» sur le schéma informationnel certaines informations à plus forte probabilité d'apparition. Voici ce qui se passe au passage de I à III:

$$\begin{array}{l}
 A'' \rightarrow \quad \quad A' \rightarrow A \\
 c'' \rightarrow \quad \quad c' \rightarrow c \\
 B'' \rightarrow \quad \quad B' \rightarrow B \quad \quad 2, 2'; 3, 3'; 4, 4 \\
 9 \text{ informations} = 3 \text{ informations} + \quad 6 \text{ informations}
 \end{array}$$

(où A'' = quelqu'un, A' = lui, A = LUI, etc.).

Au cas où on introduirait dans un pareil message (n'importe lequel des exemples supra) adjectifs, des adverbes, etc. les informations données seront sous-unitaires (parce que ces adjectifs, etc. caractérisent les éléments de base). Leur information ne peut modifier que fort peu le chiffre 9. Un autre exemple (il serait oiseux de relater tous les cas sur lesquels nous avons analysé la question);

- I. Quelqu'un est heureux que quelqu'un (d'autre) se trouve quelque part
- II. Il est heureux qu'elle est ici
- III. Il est heureux qu'ELLE est ici, dans cette maison.

La chute de niveau informative est constituée par la multitude d'informations suivante:

$$\begin{array}{l}
 A'' \rightarrow A' \rightarrow A \\
 c'' \rightarrow c' \rightarrow c \\
 1'' \text{ (l'endroit)} \rightarrow 1' \rightarrow L \\
 1, 3, 3', 4, 4' \quad (1 \text{ et } 4 \text{ sont fournies par le même verbe} \\
 \text{être heureux auquel s'ajoute l'inf. d'appartenance de } c \text{ à l'endroit } L \text{ ().}
 \end{array}$$

Il s'ensuit un total de 9 informations. Ce décalage informationnel entre le secteur I et III composé de 9 informations est justement le g linguistique.

En examinant toujours les exemples supra nous pourrions nous demander comment la continuité informative est-elle réalisée entre les secteurs I, II et III. Nous allons illustrer par le premier exemple:

$$\begin{array}{l}
 A'' \rightarrow A' \rightarrow A \\
 B'' \rightarrow B' \rightarrow B \\
 c'' \rightarrow c' \rightarrow c
 \end{array}$$

Les éléments communs aux trois situations sont les suivants: les «multitudes» $\varepsilon_{(I)}$, $\varepsilon'_{(II)}$ et ε'' se trouvent dans la situation: $\varepsilon \cap \varepsilon' \cap \varepsilon''$.

Il est tout aussi évident que le produit de g , dont nous avons déjà parlé, multiplié par la masse du message, est justement le «poids informationnel» de celui-ci. A considérer un message du type $P + V' + x = 0$ et en admettant pour V' — 5 informations⁷ nous aurons $G = mg = 9.8 = 72$ unités de poids informatifs.

Quand en physique einsteinienne on parle de «masse», celle-ci prend la forme de $m = m_0 \sqrt{1 - v^2/c^2}$ où c symbolise la vitesse de la lumière. La «matière linguistique» connaît-elle une vitesse limite? Oui, cette dimension appartient à la réalité extra-linguistique et s'appelle: la capacité maxima de «progression» d'une masse de mouve-

⁷ Venera Mihăilescu-Urechia et Alex Urechia, «Equations linguistiques? Oui», *ORBIS*, tome XIX, 2, 1970, page 271 suiv.

ment (m_1), limite imposée par la structure psychique de A (ou de B) qui reçoit le message, tout comme par la limite maxima des autres paramètres en jeu. Le même exemple que nous avons déjà donné, à la limite informative (il me demande si elle est ici): 1) informe au sujet de l'intensité maxima de l'attraction de B vers A; 2) la même chose au sujet de l'attraction de B vers c. Par conséquent, 3 et 4 maxima, mais au-delà de ce 4, qui déclenche un nouveau message (la douleur profonde de B) il n'y a plus de dépassement humainement possible. Tout comme en physique, aux abords de la vitesse de la lumière, la masse linguistique s'oppose, elle aussi, au mouvement.

Un autre fait mis en évidence par tous les exemples cités est celui de l'incurvation des masses linguistiques, leur matière informative se groupant autour d'un centre (dans l'exemple supra, en changeant affectivement l'angle, le centre peut être, tour à tour, soit A, soit B, soit c). L'espace (la modification affective de celui qui reçoit le message), lui aussi, apparaît recourbé, à la suite de l'influence exercée par la première incurvation.

Voici maintenant un autre aspect du plus haut intérêt du phénomène: la matière linguistique a la même propriété que la matière physique la caractéristique de l'impénétrabilité de la matière (en linguistique, la matière, c'est ... le mot!).

Dans le domaine linguistique, nous allons énoncer la loi comme suit: un mot ne peut convoier, en même temps, deux informations de natures différentes, contredisant le groupe sémantique donné a priori.

En observant la loi supra, un message se caractérise, toujours, par une certaine expression du rapport:

$$\frac{m_1 + m_2}{\text{nr. des mots}},$$

qui exprime la «densité» informationnelle. La hausse de la valeur du numérateur au-delà d'une certaine limite informative fait surgir le phénomène que nous appellerons le «besoin de mots» aux fins d'une explication aussi détaillée que possible d'une situation quelconque. En fait, c'est une nécessité de retablisement de l'équilibre d'un rapport. (Quand nous sommes sous l'empire d'un état affectif, le phé-

nomène nous apparaît avec le plus de relief, puisque l'abondance informative ne peut plus être rendue d'une manière préconçise et, en même temps, concise.) Cette hausse brusque de la valeur du numérateur fait que le message «accélère» positivement ou négativement les messages se trouvant dans leur voisinage immédiat (voire même à distance). De ce dérèglement du rapport il résulte la notion de «force» en linguistique. L'accélération positive (ou négative) peut avoir lieu soit sur le plan sémantique pur (dans ce cas, le phénomène n'est plus parfaitement équivalent à ce qui se passe en matière de physique) soit dans la direction de l'information de type affectif (à vrai dire, ceci équivaldrait à l'impulsion, dans le domaine physique).

La modification de la structure informative d'un message au moyen d'une force linguistique est, néanmoins, une question de durée (le phénomène de l'influence des paradigmes réguliers sur ceux irréguliers, la pression du système sur un seul paradigme, etc. constituent une illustration parfaite des assertions supra).

4. En tant que système informationnel, la langue fait circuler (à l'aide du premier et du second vecteur) une certaine quantité d'information d'une certaine qualité. En appelant à un nouveau exemple, voyons de quoi il s'agit. La situation extra-linguistique est la suivante: A doit convaincre B et le déterminer à déplacer c (en ce cas, c = une personne) de 2 en 1.

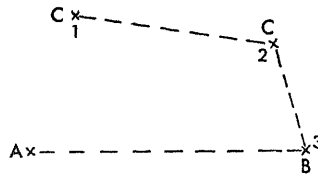


Figure 8

Pour convaincre B de la nécessité du déplacement de 3 en 2 et puis en 1, A doit émettre un message (ou un groupe de messages) contenant une certaine information de qualité y (l'information précise les qualités positives de l'endroit 2 en comparaison avec 3, le fait que, arrivé en 3, il va bénéficier de certains avantages, etc.) en quantité x . La situation que nous avons admise comporte

deux étapes: 1) le déplacement de B de 3 en 2 (par l'intervention du message de A) et 2) le déplacement de B de 2 en 1 (par une nouvelle intervention). En supposant que le besoin C de A est conditionné par la présence de B et de c en 1, nous obtiendrons (en maintenant xy invariable et en notant avec n le nombre d'étapes):

$$C = n. (xy) \quad (2)$$

Comme, en outre, chaque étape décide de la nature et de la quantité des informations, il en résulte que l'équation devrait avoir la forme:

$$C = n. (xy + x'y') \quad (\text{pour } n = 2) \quad (2')$$

En fait, il est très facile de travailler avec les deux valeurs: x et y (y exprime la nature de l'information, tandis que le x nous indique la quantité, le nombre d'informations). Au fond, quoique paradoxal, c'est justement la masse du message que nous manipulons en pareil cas!

Conclusions générales:

- 1) La langue est un système informationnel, orienté dans ce sens qu'elle seconde les autres systèmes informationnels.
- 2) Par son vecteur centrifuge, le système cède des informations, tendant à réorganiser le schéma spatial de la situation, afin de saturer le besoin, tandis que le vecteur centripète fait avancer le plus loin possible la limite M.
- 3) La langue a la caractéristique d'onde, tandis que le message (contexte, parole) a la caractéristique de particule.
- 4) En tant qu'onde transversale, la langue est conditionnée par l'existence de trois vecteurs: C, D et la direction de propagation. En tant que particule, le message sacrifie aux lois physiques de la matière physique, autrement codifiées pour les besoins linguistiques.
- 5) La circulation linguistique entre A et B est quantifiable et aisément manoeuvrable aux fins de n'importe quelle étude au moyen des computers.